

ennemis.» Le ministre prussien HERTZBERG, dévoué aux intérêts de l'Autriche, venait d'être remplacé par le général SCHLIEFFEN, ami des Belges et honnête homme, tant que le permettait sa qualité de ministre. « J'ai dans l'esprit que le bon Dieu va nous envoyer de beaux événements ». La fureur de « brochuraires, de pamphlistes, de périodistes » n'était qu'un signe de bon augure puisque ces gens s'élevaient contre l'ouvrage de Dieu.

Le 13 septembre, Feller écrit à l'évêque d'Anvers que les affaires n'étaient pas trop bonnes, mais meilleures qu'en 1787, alors qu'il était presque prêt à aller à Rome pour y vivre en ermite. Le même jour, il écrit au nonce de Cologne que les affaires étaient très mauvaises, que le pape n'avait pas les moyens de faire prévaloir ses opinions personnelles contre les allégations toujours renouvelées des cardinaux, mais qu'avec un peu de politique sainte on pouvait et on devait prévoir tout cela. Dans une autre lettre au nonce, écrite à la même date, il dit que la lettre importante de ce prélat avait été lue par tous les ayants cause. « Le Machiavelisme est sans doute une politique abominable ; mais cette politique est subordonnée et dominée par la vraie, pure et invariable politique de Dieu ». Après un moment d'effroi, il avait repris courage. « J'ai dans l'idée que vous serez sauvés par nous : mais comment, quand, par quels moyens, et à quel point ? C'est ce que j'ignore profondément ; et mon ignorance est le plus parfait, et peut être le plus agréable sacrifice que je puisse faire à Dieu, dans un moment où tous les spéculateurs politiques disposent de l'avenir dont je respecte le secret quoique j'aie plus de raisons et de motifs d'en dire quelque chose que tous les suffisans et bruyans discoureurs. » On racontait maintenant que Hertzberg n'était pas disgrâcié, mais un autre ministre subalterne. Dieu devait nécessairement secourir une nation qui, par amour de lui, se donnait en ridicule au monde entier.

Le 17 septembre, Feller était très optimiste. Tout allait à merveille en Belgique, il attendait des nouvelles de la grande armée rassemblée dans le Luxembourg, l'indépendance belge dépendant de la réalisation d'un dessein proposé. Le 7 octobre, il écrit que même la population d'Ostende était tout à fait comme il faut. A Bruxelles, on avait fait un « petit pendement » ; Feller n'approuva pas cette justice populaire, mais il la considérait comme un excellent aiguillon pour la justice légale endormie. Le 23 octobre, il était de nouveau en proie à une profonde mélancolie. L'état général de l'Europe annonçait des changements et de nouvelles incertitudes. Aucun accommodement à attendre avec l'Autriche, quoique le journal le Vrai Brabançon ait tourné casaque et recommande l'armistice. La plus mauvaise nouvelle, c'est que beaucoup de Français arrivent en Belgique. Le 28 octobre, il écrit au nonce de Cologne que les nouvelles étaient bonnes, que l'indépendance de la Belgique avait été reconnue par trois ou quatre puissances. Le 4 novembre, il était de nouveau plein d'amertume puisque la Gazette de Leyde avait publié une nouvelle qui était un coup fatal pour la pauvre Belgique. Mais Dieu avait frappé ce pays, sans l'abandonner. « Est-il permis d'entrer sous le joug d'un tyran, d'un ennemi formel de la religion, dont toute l'étude est de l'anéantir ? Un grand prélat autrichien et qui sait ce qui se passe dans